

LE TROISIÈME COMMANDEMENT (EXODE 20.7)

Sylvain Romerowski

Tu n'utiliseras pas le nom du Seigneur ton Dieu à tort.

Lorsque le Seigneur envoya Moïse vers les Israélites pour les faire sortir d'Égypte, Moïse lui demanda par quel nom il fallait l'appeler, comment il fallait le présenter aux Israélites et Dieu lui a indiqué son nom. Ainsi, le Seigneur a fait connaître son nom à son peuple. Bien plus, le Seigneur a donné son nom à son peuple.

Tout comme, par le mariage, un homme donne son nom à son épouse, lorsque Dieu a conclu alliance avec son peuple, il lui a donné son nom. Comme l'épouse, par le mariage, devient Madame Untel et porte ainsi le nom de son mari, le peuple d'Israël a reçu le nom du Seigneur pour le porter. Au Sinaï, Israël est devenu le peuple de Yahvé, le peuple appelé du nom du Seigneur. Dans ce cas, la réciproque est aussi vraie : le Seigneur est devenu le Dieu d'Israël, prenant ainsi le nom de son peuple.

Le don de son nom au peuple par le Seigneur présente de multiples facettes. Il signifie d'abord l'appartenance du peuple au Seigneur, le peuple étant lié au Seigneur par l'alliance. Mais aussi, révéler son nom à quelqu'un, c'est se faire connaître, se donner soi-même à connaître et entamer une relation personnelle avec ce quelqu'un. Une des premières choses que l'on connaît d'une personne, c'est son nom. Les personnes que nous croisons mais dont nous ne connaissons pas le nom sont des personnes avec lesquelles notre relation ne va pas bien loin ; cette relation demeure épisodique : la caissière de chez Auchan ou Leclerc, le chauffeur de taxi par exemple. Mais dans le cadre d'une relation plus étroite ou plus régulière, les personnes concernées se connaissent par leur nom. Dieu révèle son nom : il se fait connaître et entame une relation avec son peuple.

Dieu révèle son nom pour entamer un dialogue avec Israël. Car connaître le nom d'une personne donne la possibilité d'appeler cette personne, de l'interpeler, de s'adresser à elle, de lui parler. Le Seigneur a indiqué son nom à son peuple pour que celui-ci puisse l'appeler, lui parler, le prier.

Dieu a encore donné son nom pour que les Israélites se bénissent les uns les autres. En particulier pour que les prêtres bénissent le peuple en son nom : Nb 6.24-27. Littéralement, le verset 27 dit : *C'est ainsi qu'ils mettront mon nom sur les Israélites et je les bénirai.*

Dieu a aussi donné son nom à son peuple pour que celui-ci prête serment par son nom : Dt 10.20. Le prophète Jérémie présente le serment au nom de Yahvé comme un signe d'attachement au Seigneur (Jr 4.2). C'était par opposition au serment prononcé au nom d'une divinité païenne, qui résulte de l'idolâtrie.

Voilà donc certains aspects de ce don de Dieu à son peuple, le don de son nom. Il y en a d'autres sans doute.

En faisant ce don, le Seigneur a pris en quelque sorte un risque, si l'on peut dire, ou si l'on parle d'un point de vue humain. Il a pris le risque que son peuple fasse mauvais usage de son nom, que des Israélites détournent l'usage de son nom à leur propre profit, ou pour nuire à leur prochain. Le risque que certains utilisent le nom de Dieu comme si ce nom n'était pas le nom d'une personne, qu'ils utilisent le nom de Dieu, non pas pour cultiver une relation avec lui, non pas pour réaliser les intentions de Dieu, mais simplement

comme une formule au service de leurs propres intérêts, et parfois au détriment des intérêts du voisin. La troisième parole du Décalogue vise ce genre de mauvais usage du nom de Dieu.

Un premier exemple d'emploi à tort du nom du Seigneur qui vient à l'aide, c'est l'exemple des faux serments. Ainsi Dieu déclare, en Lévitique 19.12 : Le Seigneur est le Dieu de vérité. Prêter un faux serment par son nom, c'est oublier la personne par laquelle on prête serment, oublier ce qu'elle est. Au fond, c'est faire comme si Dieu n'existait pas réellement, comme si Dieu n'était pas réellement témoin et garant du serment prononcé, comme si son nom n'était qu'une formule. C'est donc porter atteinte à sa personne. C'est profaner le nom du Seigneur, dit le texte, c'est-à-dire porter atteinte à la sainteté de Dieu, manquer au respect que l'on doit à Dieu.

À côté du serment mensonger, on peut mentionner un type de mauvais usage du nom du Seigneur qui n'est pas sans affinité avec ce premier travers. C'est le simple fait de prêter serment à tout bout de champ au nom du Seigneur. Car si j'ai besoin de prêter serment très souvent pour garantir la véracité de mes paroles, alors je montre que mes paroles ordinaires ne sont pas fiables au point que j'ai perdu la confiance de mes interlocuteurs. Or mes paroles ordinaires devraient être fiables de sorte que je n'aie pas besoin, à tout bout de champ, d'assortir mes paroles d'un serment pour assurer mes interlocuteurs que je dis vrai. C'est ce que Jésus lui-même veut signifier en Matthieu 5.33-37. Il dénonce ici le comportement de gens qui jurent à tout bout de champ. S'ils agissent ainsi, c'est parce que leurs paroles ne sont pas fiables. C'est pourquoi ils cherchent sans cesse à garantir leurs paroles par des serments. De surcroît, ces gens avaient établi un système de gradation des formules de serment. Certains serments employant certaines formules avaient moins de valeur que d'autres à leurs yeux. Lorsqu'on jurait par la terre, ou par le ciel, c'était moins important que lorsqu'on prêtait serment au nom du Seigneur. Alors on se permettait de tricher un peu, de dire une vérité quelque peu édulcorée, déformée, de ne pas dire tout à fait la vérité. Donc même ces serments n'étaient pas fiables. D'où la nécessité d'employer des formules toujours plus solennelles. Cela donnait lieu à une inflation de formules : il fallait toujours en rajouter parce que la fiabilité des paroles n'étaient plus vraiment garantie.

Nos paroles les plus simples devraient être sûres, vraies, fiables. Il devrait être connu que l'on peut se fier à nos paroles, de sorte que nous n'ayons pas besoin de les assortir d'un serment, sauf dans des cas exceptionnels. Prêter serment à tout bout de champ, qui plus est au nom du Seigneur, en dehors de ces cas exceptionnels, c'est employer à tort le nom du Seigneur.

Dans les religions païennes, le nom des divinités est souvent utilisé comme une formule magique qui permet d'obtenir ce que l'on veut et ainsi de satisfaire ses propres intérêts. Il suffit de prononcer le bon nom, la bonne formule. Faire un tel usage du nom du Seigneur, c'est aussi l'utiliser à tort. On a ainsi l'exemple, dans le livre des Actes, des fils de Scéva qui pensaient que prononcer le nom de Jésus leur conférait un certain pouvoir pour chasser les démons (Ac 19.13-15). Ils ont appris à leurs dépens que le nom de Jésus n'est pas une simple formule magique que l'on peut s'approprier à sa guise. Lorsqu'on s'imagine qu'il suffit de prononcer le nom de Jésus, de prier au nom de Jésus, pour obtenir automatiquement une guérison, ou pour éviter la maladie, pour se prémunir d'un accident, pour recevoir de l'argent, ou pour gagner à la loterie nationale, on tombe dans le même travers. Bien sûr, nous sommes encouragés à la prière. Jésus a dit : « Demandez et vous recevrez ». Mais à qui demandons-nous ? Non pas à un dieu qui fonctionnerait comme un distributeur automatique. Dans la prière, nous nous adressons à une personne, qui est libre

de répondre à nos demandes comme elle le veut, libre de répondre oui, mais aussi libre de répondre non, ou encore libre de nous donner mieux que ce que nous demandons – mais parfois, nous ne nous rendons pas compte que Dieu fait mieux que ce que nous avons demandé. Alors prier et demander oui. Et même demander souvent et beaucoup. Il y a des choses que nous ne recevrons pas si nous ne les demandons pas. Donc Jésus nous invite à demander, mais pas à considérer que le nom de Dieu ou le nom de Jésus seraient des moyens mis à notre disposition et dont nous pourrions user pour obtenir tout ce que nous voulons. Ce ne sont pas des noms magiques. Il s'agit de demander à une personne, qui est notre Père céleste bienveillant, en le laissant donner la réponse que lui vaudra, donc sans vouloir lui imposer notre volonté.

Dans le paganisme, on utilise aussi le nom des divinités pour appeler la malédiction sur autrui. Le devin Balaam avait été engagé par le roi de Moab pour maudire le peuple d'Israël au nom de Dieu. Parfois, on va trouver le sorcier pour qu'il jette un mauvais sort au voisin trop gênant, ou bien à l'oncle qui ne veut pas mourir et dont on aimerait récupérer l'héritage. Ainsi, le nom des dieux était utilisé pour nuire à autrui. Dieu ne veut pas que nous utilisions son nom pour nuire à notre prochain. Cela aussi, c'est utiliser le nom de Dieu à tort.

Du coup, il apparaît que le troisième commandement ne vise pas seulement les atteintes que nous pouvons porter à la personne du Seigneur. Sont aussi en cause ici nos rapports avec nos prochains.

L'histoire montre encore comment on s'est servi du nom de Dieu pour justifier certains maux que l'on commettaient. Combien de guerres n'ont pas été livrées au nom du Seigneur. On pense aux croisades du moyen-âge. Beaucoup de croyants s'y sont laissés prendre, s'imaginant parfois sincèrement servir Dieu. On pense à l'inquisition au XV^e siècle. À la manière dont on a justifié l'esclavage des Africains en s'appuyant sur la Bible. Ou encore comment on justifie la domination du reste du monde par la première puissance économique mondiale en déclarant que c'est là l'effet de la bénédiction divine sur ce pays.

En d'autres lieux, on a utilisé le nom de Dieu pour justifier le soutien accordé au parti révolutionnaire. Dieu n'est-il pas le défenseur des pauvres ? Alors on a forgé une théologie de la libération qui encourageait la révolution et la prise du pouvoir par les pauvres. Dans les pays concernés, on prend maintenant la mesure dans les Églises des conséquences dramatiques d'une telle théologie.

Il peut aussi arriver que des Églises s'opposent à tel parti politique sans se rendre compte qu'elles font ainsi le jeu du parti politique d'en face et qu'elles se font récupérer par le parti d'en face qui n'est pas tellement plus du côté de Dieu que cela. Au nom de Dieu, les Églises devraient approuver ce qui est bon et l'encourager, tout en gardant leurs distances avec un œil critique.

Et nous ? Il peut nous arriver de justifier de mauvais comportements, ou des attitudes de rejet d'autrui, ou des paroles qui dénigrent autrui, en prétendant servir Dieu. Au nom de Dieu, nous pouvons rejeter celui qui n'est pas comme nous ou qui ne pense pas comme nous. Au nom de Dieu, on peut aussi dénigrer ou calomnier tel frère ou sœur en la foi... Ainsi, il peut arriver qu'on raconte du mal des autres, avec l'illusion qu'on se met ainsi du côté du Seigneur pour condamner ce qu'il réprouve. Nous sommes appelés à dénoncer le mal pour le Seigneur, mais dans la mesure où cela édifie, dans la mesure où cela contribue à ce que l'Église sache faire la différence et que les chrétiens évitent de se livrer au mal. À dénoncer le mal aussi pour que la personne coupable change d'attitude. Mais non pas simplement dire du mal sur le dos d'autrui.

Il peut aussi que nos prières, ou nos sujets de prière, soient une occasion d'étaler les problèmes des autres sans avoir leur aval. Encore une manière de détourner la prière de sa finalité, et le nom du Seigneur que nous prions.

Le danger d'utiliser à tort le nom de Dieu guette aussi le prédicateur. Me serait-il arrivé d'utiliser le nom du Seigneur pour tromper du haut de la chaire ceux qui m'écoutent, ou pour leur servir un point de vue qui m'arrange plutôt que d'enseigner ce que la Bible dit réellement ? Il est difficile de répondre. C'est pourquoi, je ne saurais trop vous encourager à conserver une certaine indépendance par rapport à mon enseignement, à examiner ce que je dis pour en retenir ce qui est bon, c'est-à-dire ce qui est véritablement conforme à l'Écriture, comme ces gens de Bérée qui vérifiaient dans les Écritures si ce que Paul leur enseignait était bien exact.

C'est pour cela que je tiens, lorsqu'il y a lieu, à indiquer diverses interprétations et à expliquer pourquoi j'adopte tel point de vue plutôt que tel autre. Afin que vous puissiez juger. Ne pas le faire serait, de ma part, vous imposer ma propre pensée au lieu de vous aider à découvrir la pensée de Dieu. Il est trop facile d'utiliser la Bible pour faire passer ses propres idées, au nom de Dieu, parfois même pour imposer aux autres sa propre pensée. C'est pourquoi ceux qui enseignent ont la responsabilité de veiller sur leur enseignement et de chercher à transmettre correctement la Parole de Dieu, comme Paul y exhortait Timothée. C'est vrai pour le prédicateur. Mais chacun de nous doit aussi veiller à la manière dont il traite la Bible, pour réellement se mettre à l'écoute de ce que les textes disent, plutôt que de les interpréter en fonction de ses propres idées, ou d'une manière qui les arrange.

Est-ce que je me laisse remettre en question toujours à nouveau par l'Écriture ? Est-ce que je laisse l'Écriture remettre en question mes idées et ma pensée et corriger mes idées et ma pensée ? À quand remonte la dernière fois où j'ai changé d'avis sur la base de l'Écriture, parce que j'ai découvert que j'étais dans l'erreur ? Si je ne laisse pas la Bible remettre en question ma manière de penser, alors je risque d'être en train d'utiliser la Bible pour conforter mes propres idées, ou peut-être même pour aller dans le sens de mon propre ressenti.

Les chrétiens de Corinthe fournissent un exemple d'un autre type d'usage du nom du Seigneur à tort. Paul leur écrivait : 1 Co 12.2-3. Dans cette Église, lorsqu'on avait un comportement bizarre, exalté, excentrique, lorsqu'on n'était plus maître de soi, qu'on se lâchait, on considérait que c'était là le signe de l'action de l'Esprit. Peu importe ce qu'on disait dans ces moments-là. Pourvu qu'on ait ce comportement extravagant, jugé extraordinaire, on se considérait poussé par l'Esprit, quoi qu'on dise, même si on disait : « Maudit soit Jésus ». Paul réplique que c'est en fait là une attitude païenne. Ce sont les païens qui se laissent entraîner, qui se laissent pousser. L'Esprit, lui, ne nous pousse pas ; je veux dire par là qu'il ne court-circuite pas notre responsabilité. Mais il renouvelle notre intelligence, il éclaire notre intelligence pour que nous fassions preuve de discernement pour découvrir dans l'Écriture quelle est la volonté de Dieu. Le signe de la présence et de l'action du Saint-Esprit, ce n'est pas qu'un chrétien se sente poussé, mais qu'il soit au contraire maître de lui-même, de sa pensée, de ses paroles, et que, librement, il accorde sa pensée, ses paroles et ses actes à l'enseignement de l'Écriture. La personne en qui l'Esprit agit est celle qui, de façon très simple, confesse que Jésus est Seigneur, et non pas celle qui, tout excitée, hors d'elle-même, ne se contrôle plus et clame n'importe quoi. Parfois, c'est le nom du Saint-Esprit que l'on emploie à tort, en lui imputant une action qui est purement humaine, mais excentrique.

Un autre exemple d'usage du nom du Seigneur à tort est fourni par les personnes qui ont toujours un « Dieu m'a dit que » à la bouche. Exemples. L'Ecclésiaste nous met en garde à cet égard : Ec 5. Alors attention de ne pas prendre les idées qui nous traversent la pensée, ou les sentiments de conviction qui nous tombent dessus tout d'un coup pour des coups de téléphone du ciel. Gardons-nous des « Dieu m'a dit que ». L'œuvre du Saint-Esprit ne court-circuite pas les facultés humaines. Elle vise au contraire à nous faire progresser en maturité. L'Esprit nous conduit, il ne nous pousse pas. Ps 32.8-9. L'Esprit renouvelle notre intelligence pour que nous nous en servions. Ainsi, il nous conduit dans la mesure où nous mettons notre intelligence en œuvre pour discerner la volonté de Dieu pour nous.

Ceci dit, faisons preuve de réalisme. L'Écriture n'enseigne pas que l'œuvre du Saint-Esprit serait achevée dans la vie présente. L'Esprit agit, certes, et nous pouvons faire des progrès dans le discernement de la volonté de Dieu. Nous avons à faire des progrès. Mais nous ne sommes pas arrivés, nous sommes en chemin, et Dieu n'a pas promis que nous ne nous tromperions jamais. Alors faisons preuve de sobriété et gardons-nous de prendre nos sentiments, ou nos pressentiments, les idées qui traversent notre esprit, ou même les convictions qui nous tombent dessus, pour des « Dieu m'a dit que ».

Un autre emploi du nom du Seigneur à tort, consiste à utiliser ce nom pour résoudre tous les problèmes, et surtout ceux des autres. « Avec mon Dieu tout ira bien » dit un chant. Mais Dieu n'a pas promis que tout irait bien dans cette vie. Et pourtant, on a parfois vite fait de trouver des solutions toutes faites aux problèmes des autres, des remèdes tout simples à leurs souffrances, avant même d'avoir fourni l'effort de chercher à les comprendre. « Il suffit de... » « Y'a qu'à... ». Comme les amis de Job : « Tu es malade, tu souffres. C'est que tu as péché. Repens-toi et tout ira bien pour toi. » À la fin du livre de Job, Dieu reproche à ses trois amis d'avoir mal parlé de lui, de Dieu.

« Tu es déprimé, au fond du gouffre : fais confiance au Seigneur et ça ira mieux ! »

« Tu as des problèmes. Ne t'en fais pas. Laisse Dieu agir. Tiens, je vais prier pour toi et tu vas voir, tout va s'arranger. »

Non, il ne suffit pas de faire usage du nom de Dieu pour résoudre les problèmes des autres.

Je pense encore à ce qui s'est produit le dimanche des Rameaux et la semaine qui a suivi. Le dimanche, la foule clamait : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ». Et le vendredi suivant, la foule a clamé : « Crucifie-le ». Les paroles prononcées le dimanche résultaient d'une spontanéité irréfléchie qui est restée sans lendemain. Mais lorsque nous chantons les louanges de Dieu, cela correspond-il à une réalité dans notre vie ? Ou sont-ce simplement des paroles comme cela, pour faire comme tout le monde ?

Quel usage faisons-nous du nom de Dieu ? Et allons un peu plus loin. Nous avons vu tout à l'heure que Dieu a donné son nom à son peuple pour qu'Israël porte son nom. Le nom de Dieu, et donc son renom, sa réputation, s'est ainsi trouvé lié à son peuple. Qu'a fait Israël du nom de Dieu, de la réputation du Seigneur ? Le peuple de Dieu de l'ancienne alliance s'est montré globalement infidèle à Dieu. À cause de ses désobéissances, Dieu l'a châtié en l'envoyant en exil en Babylonie. Et alors les peuples étrangers, païens se sont moqués de Dieu en disant que le Dieu d'Israël avait été incapable de protéger son peuple de ses ennemis. Les dieux de Babylone leur paraissaient alors plus puissants que le Dieu d'Israël, supérieurs au Dieu d'Israël. Le prophète Ézéchiël le relève : 36.20-22.

Nous sommes aujourd'hui le peuple de Dieu. Nous portons le nom de Dieu, et donc sa réputation. Que devient avec nous le nom de Dieu ? Que devient avec nous sa réputation ? L'Église, par ses actes, n'est-elle pas parfois à l'origine d'une mauvaise réputation faite à Dieu ? Les media de nos jours ne se privent pas de mettre en avant, de dénoncer les travers, les fautes de certaines Églises, de certains responsables d'Églises. Alors nous ne sommes pas responsables des fautes d'autres Églises ou d'autres chrétiens. Mais la question nous est posée : comment les gens autour de nous parlent-ils de Dieu lorsqu'ils nous voient vivre ? Avons-nous le souci de la gloire de Dieu en tous nos actes ? Colossiens 3.17.

Enfin, le troisième commandement a trait à toute notre vie. J'avais dit, dans l'introduction au Décalogue, que chacune des dix paroles vise en fait toute notre vie, que chacune des dix a des incidences sur toute notre vie. Chacun des dix commandements constitue une manière différente de considérer toute notre vie. C'est bien le cas avec la troisième. Veiller au respect du nom de Dieu implique toute notre vie, tout ce que nous sommes, tout ce que nous disons, tout ce que nous faisons.

La troisième parole du Décalogue contient aussi un avertissement : Dieu, le Seigneur, n'acquiesce pas celui qui prononce son nom à tort. Le nom du Seigneur n'est pas une formule à ma disposition. Lorsque nous le prononçons, Dieu lui-même est là, en personne. Lorsque nous l'appelons, il vient. Lorsque nous prêtons serment en son nom, il en est témoin. Ce n'est jamais en vain que l'on use du nom de Dieu. Il y a toujours un effet. Et si c'est pour nuire à notre prochain que nous utilisons son nom – par exemple en disant du mal du prochain –, l'effet peut se retourner contre nous. Celui qui creuse une fosse y tombe, dit un proverbe biblique. Nos paroles peuvent se retourner contre nous. Car si nous, nous ne nous soucions pas du nom de Dieu et de sa réputation, il veille quant à lui sur son nom et fait tout pour sa gloire. Et si par nos paroles ou nos actes nous portons atteinte à son nom, à sa réputation, le Seigneur remettra les choses en ordre.

Pour conclure, revenons une fois encore à nos paroles. L'Écclésiaste écrivait : 4.17-5.6. Nous pourrions être tentés, après avoir réfléchi sur le troisième commandement, de nous taire, en tout cas de nous abstenir d'utiliser le nom de Dieu, de le prononcer. C'est ce qu'a fait le judaïsme. Dans le judaïsme, on ne prononce pas le nom de Dieu, sauf dans la liturgie du culte. Au temps de Jésus, on disait « le ciel » pour ne pas dire Dieu. Aujourd'hui, les Israélites pratiquants disent : « le nom ». Et ils écrivent : « D... » pour ne pas écrire le mot Dieu en entier.

Mais le but du troisième commandement n'est pas de nous faire taire. Son but est de nous faire parler avec prudence, avec circonspection, dans le respect de Dieu, et en visant le bien. Dieu nous a révélé son nom. Il nous a donné son nom. C'est un privilège à ne pas négliger. Rappelons le prologue aux dix paroles : « Je suis le Seigneur, Yahvé, ton Dieu... ». Dieu commence par indiquer son nom. Ce n'est pas pour nous en interdire l'usage après. Dieu est le Dieu qui libère : « Je suis le Seigneur, ton Dieu, qui t'ai fait sortir d'Égypte, le pays où tu étais esclave ». Et par l'œuvre de Christ, Dieu nous a libérés, si nous lui appartenons. Alors nous sommes libres, libres parce que le Seigneur nous a confié son nom. Nous sommes libres d'utiliser son nom. Nous sommes libres de nous approcher du trône de la grâce en appelant Dieu par son nom, libre d'user du nom de Dieu dans une louange sincère, pour raconter ses merveilles, libres d'user de son nom pour lui présenter nos demandes, libres même d'user du nom de Père quand nous nous adressons à lui, car nous ne sommes plus esclaves, mais fils et filles adoptés par Dieu, libres aussi de lui adresser nos prières au nom de son Fils, au nom de Christ, comme si c'était Christ lui-

même qui présentait cette prière à son Père. Nous sommes libres à tout moment d'user du nom de Dieu pour entrer en relation avec lui et dialoguer avec lui.

Nous sommes libres d'employer le nom du Seigneur pour bénir d'autres chrétiens, libres encore de confesser son nom les uns devant les autres pour affirmer notre foi et libres de le confesser devant les non chrétiens. Dieu nous a aussi libérés de la crainte des hommes pour que nous confessions son nom devant eux.

Alors quel est le but du troisième commandement ? Tout simplement que nous sachions gérer notre liberté et ce don que Dieu nous a accordé, le don de son nom.